

## Entretien avec l'écrivain François Noudelmann

par Claudiu Ghérasim

Dialogues francophones 2021

Mes premières questions voudraient porter sur la publication de votre premier roman, *Les enfants de Cadillac*. Depuis quand date votre envie d'écrire ce roman ? Qu'est-ce qui vous a déterminé de le publier maintenant ?

Cette envie est récente, elle est venue d'un hasard objectif, une invitation à parler dans l'hôpital psychiatrique de Sainte-Anne, à Paris. Je savais que mon grand-père y avait passé une grande partie de sa vie et j'ai eu envie de connaître son histoire, d'où une enquête qui s'est transformée en roman.

En tant qu'auteur de nombreux essais, vous avez abordé des sujets théoriques liés à la généalogie. Avec *Les enfants de Cadillac*, on découvre votre histoire familiale et la contradiction de la *vita nova* « qui visait, dans le même temps, à oublier une parenté disparue et à retrouver une impulsion généalogique lointaine » (Noudelmann 2021 : 205). Vous habitez à présent à New York où, comme vous le dites, « n'importe qui peut se sentir new-yorkais, d'où qu'il vienne, et trouver son souffle à côté des clichés qui la représentent » (Noudelmann 2021 : 206). Est-ce que prendre de la distance (à la fois spatiale et temporelle) vous a aidé à vous approcher de la thématique généalogique dans votre roman ?

C'est essentiel ! Vivre en tant que français à l'étranger m'a conduit à interroger mon identité et à revenir sur l'itinéraire de mon grand-père qui a sacrifié sa vie pour obtenir la nationalité française. Fuyant les pogroms de Lituanie au début du XXe siècle, il arrive en France et s'engage dans l'armée. Pendant la guerre de 14-18, il reçoit une bombe au gaz moutarde et devient fou, « mutilé du cerveau », et passe une vingtaine d'années en asile. Je lui dois mon nom et ma nationalité. La francité et la folie ont partie liée dans ma généalogie. Cela, je ne pouvais le comprendre qu'avec la distance temporelle et spatiale, et en interrogeant les non-dits de la transmission familiale.

Sur trois générations, le roman traverse une Histoire qui s'inscrit dans l'histoire familiale. Dans une partie de l'incipit du roman, consacrée au grand-père, vous avez écrit : « Dans les absences de Chaïm se dessinent en effet des imaginaires français, tressés d'amour et de malentendus. Ainsi débutent le roman familial et

la fantasmagorie qui réorganisent le hasard des vies en destin » (Noudelmann 2021 : 15). Dans la deuxième partie, qui se penche sur l'histoire du père, vous avez écrit : « Afin de te comprendre aujourd'hui, et d'entendre ce que tu dis et ce que tu caches, je dois te ventriloquer, parler pour toi en continuant de m'adresser à toi » (Noudelmann 2021 : 57). Est-ce que l'écriture a le rôle de renouer avec le fil brisé de la transmission ? Est-ce que le geste romanesque intervient pour exprimer « le désarroi d'un présent qui cherche à se comprendre à la faveur d'un dialogue renoué avec le passé » (Viart, Vercier 2008 : 19) ?

Le présent peut se tourner soit vers le futur soit vers le passé. Le XXe siècle a cru dans l'avenir, à travers de grandes idéologies transformatrices. Cette modernité a voulu rompre définitivement avec le passé. Il semble qu'à partir des années 1990, la crise du futur a conduit, au contraire, à se retourner sur le passé avec la valorisation des patrimoines. La peur d'une fin de la planète ou de l'humanité débouche sur une volonté de préservation plus que de transformation. Cela se manifeste aussi dans la psyché individuelle : par le futurisme, le sujet croit qu'il peut s'inventer lui-même, par le passéisme, il s'identifie à ce qui l'a précédé. Dans mon écriture et ma relation au passé familial, je poursuis une troisième voie, en admettant que « j'ai » un passé mais que « je ne suis pas » ce passé. L'écriture vise à redonner un nouveau sens, une nouvelle orientation au passé. Elle est à la fois reconnaissance et relance.

Dans la contemporanéité, on parle souvent du geste autobiographique, mais d'une autobiographie « tournée vers autrui, vers son absence » (Viart, Vercier 2008 : 53). Il s'agit d'une écriture du soi qui « entreprend de dire ce fragment de vie où la séparation a déchiré le cours du temps » (Viart, Vercier 2008 : 53). Est-ce que vous pensez que votre roman s'inscrit dans cette tendance ?

Lorsqu'on évoque des morts, lorsqu'on s'adresse à eux, la mélancolie rôde. Mais elle porte le danger d'une identification mortifère à ce qui ne reviendra pas. La question du deuil est en effet celle de la séparation et de la déchirure. Le sujet fantasme la réunion avec les disparus. Dans la figure que je dessine, il s'agit plutôt d'une couture avec le passé. Pas de fusion, mais toujours de la division et des relations, du tissage. Je couds, je brode, mais des fils demeurent, pendent et peuvent se nouer à d'autres tissus, d'autres textes, d'autres histoires.

Dans la première partie du roman, vous avez mentionné l'enquête que vous avez menée aux Archives de Paris et les certificats de médecins que vous avez consultés pour écrire l'histoire du grand-père que vous n'avez jamais connu. De toute façon, il y a des limites de la documentation qui s'imposent ; vous avez écrit : « Beaucoup moins documentée que l'histoire des combattants, celle des fous de guerre laisse flotter les hypothèses, selon qu'on lit les diagnostics des psychiatres ou les archives asilaires » (Noudelmann 2021 : 20). Vous avez choisi de parler des hypothèses pour ne pas construire une histoire dont vous n'êtes pas sûr qu'elle soit vraie. Est-ce que vous pouvez nous parler de cet engagement, en tant qu'écrivain, de rester fidèle aux traces du réel, à la réalité vécue ?

Merci, cette question est très importante. À partir de mon enquête, qui fut difficile à mener car les documents psychiatriques sont protégés par le secret médical, j'ai collecté beaucoup d'informations, sur des individus et sur des pratiques. La tentation romanesque peut conduire l'écrivain à projeter son imaginaire et à inventer des histoires. Méfiant à l'égard de cette appropriation, j'ai voulu conserver les hypothèses – telle rencontre de mon grand-père avec Jacques Lacan, telle expérience curative traumatisante, telle amitié avec d'autres aliénés, telle souffrance suicidaire... – sans en choisir une définitive. Plus généralement, j'imagine et je n'invente pas. Les archives me permettent de fonder l'histoire racontée, de fournir des descriptions romanesques à partir de reconstructions, cependant je veux respecter l'opacité de ces vies et ne pas me les annexer. C'est un « roman vrai ».

Vous avez approché un non-dit de l'Histoire : l'hécatombe des fous pendant la Seconde Guerre mondiale. Est-ce que vous pouvez nous parler de ce côté historique qui façonne votre enquête dans la première partie du roman ?

Récemment des historiens ont dévoilé cet immense non-dit : le sacrifice des fous pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Les premiers chercheurs ont dénoncé une politique eugéniste que le gouvernement de Vichy aurait appliquée à la manière de l'Allemagne du III<sup>e</sup> Reich. Une nouvelle génération d'historiens préfère parler d'un abandon des hôpitaux psychiatriques plutôt que d'une intention de faire mourir les fous. Quoi qu'il en soit, 40.000 fous sont morts de faim pendant la guerre, dont mon grand-père dont l'acte de décès indique « cachexie ». Le cimetière des oubliés, à Cadillac, fait partie de ces lieux où l'on a enterré les fous sacrifiés, à raison de deux par jour pendant la guerre.

Est-ce que le titre fonctionne comme une dédicace aux « petits-enfants des fous de Cadillac » (Noudelmann 2021 : 216) ?

Oui, absolument. En menant cette enquête, j'ai rencontré des petits-enfants de fous de Cadillac, parfois descendants d'immigrés espagnols, italiens ou sénégalais. Nous partageons des documents et formons une sorte de fraternité ou de sororité. Mon livre est en effet dédié à tous ceux qui partagent cette mémoire de la folie et de ses martyrs.

Le roman, surtout la dernière partie, approche la question de l'héritage. Vous vous demandez comment hériter d'une (double) histoire toujours cachée par ceux qui l'ont vécue. En ce sens, vous dites que vous êtes héritier « du refus de l'héritage d'une famille qui se voulait sans histoire et dans laquelle chacun pouvait remettre les compteurs à zéro » (Noudelmann 2021 : 216). Est-ce que cet héritage paradoxal déclenche le sentiment de « ne pas en être » (Noudelmann 2021 : 200) ?

C'est moins ce rapport paradoxal à la transmission (hériter du refus d'hériter) que le fait d'être issu d'une famille immigrée sans passé, sans relation sociale ni éducation scolaire qui donne le sentiment de ne pas en être. Les transfuges de classe ou les enfants d'immigrés connaissent très bien ce sentiment d'imposture, même et surtout lorsqu'ils ont « réussi » socialement.

Dans la même partie, vous avez écrit : « Entre Chaïm et Albert un récit a bégayé, celui de l'assimilation des Juifs, le fils oubliant son père et poursuivant un même désir de fuir ses origines et de s'incorporer à la France, quitte à recevoir son passé en pleine face, comme un boomerang » (Noudelmann 2021 : 154). Est-ce que votre roman recherche également une trace qu'on répète sans le savoir ?

C'est en effet mon expérience : découvrir que des traces demeurent alors qu'on les a ignorées si longtemps. La judéité, par exemple, n'est pas réductible à l'appartenance à un peuple ni à l'observance religieuse. Elle s'exprime à travers ces traces que sont les affects et les sensibilités partagés, difficilement identifiables. Elle relève de ce que j'ai appelé, dans un autre livre, des « affinités », c'est-à-dire de la conjonction de différences qui se révèlent à un

certain moment, selon des circonstances qui ne dépendent pas de la volonté du sujet.

Dans la dernière partie du roman, vous mentionnez un évènement, « le choc révélateur, un petit séisme intime qui instaura un avant et un après » (Noudelmann 2021 : 195) : il s'agit des manifestations à Paris de 2008. Est-ce que vous pouvez nous en parler ?

Ayant une culture politique de gauche, je participais à des manifestations de soutien au peuple palestinien et, soudain, nous avons entendu une cinquantaine de militants crier, en plein Paris, « morts au Juifs », en français et en arabe. Les partis politiques présents dans la manifestation n'ont rien dit. Ce n'était que la révélation d'un antisémitisme de plus en plus fort en France, et sans doute en Europe. Le plus difficile à supporter pour moi est la violence du déni de cet antisémitisme, malgré les douze Juifs assassinés en France depuis ces années-là, en divers crimes et attentats, uniquement parce qu'ils étaient Juifs.

Dans l'excipit du roman vous avez écrit : « Je montai dans la Pink Cadillac d'Aretha et j'emmenai Chaïm sur la route, à travers des paysages dont il n'avait sans doute jamais rêvé » (Noudelmann 2021 : 220). Est-ce que vous pouvez nous contextualiser cette référence à Aretha Franklin et son Pink Cadillac ?

Je voulais terminer sur une note joyeuse, loin de la mélancolie. En transférant Cadillac en Gironde vers Cadillac dans le Michigan j'emporte ma mémoire familiale et celle des enfants de Cadillac sur un autre continent. Je greffe cette mémoire sur d'autres territoires, d'autres populations, d'autres musiques, particulièrement celle d'Aretha Franklin avec sa Cadillac rose flashy !

Est-ce que vous avez des projets littéraires à court et à long terme ? Si c'est le cas, pensez-vous vous intéresser encore à la généalogie ?

Je continue l'expérience du roman. Ce sera un roman romanesque avec plein de personnages pris dans les flux de la vie américaine, pour le meilleur et pour le pire.

## Références bibliographiques

Nouelmann, François. *Les enfants de Cadillac*. Paris : Gallimard, 2021.

Viart, Dominique. Vercier, Bruno. *La littérature française au présent*. Paris : Bordas, 2008.